

... Grand-père et Grand-mère ont vécu ces journées au cœur même des événements, il semble bien que leur maison ait été une cible, en raison des engagements de Grand-père. J'ai trouvé cette lettre dans les archives de papa, elle était destinée à circuler entre tous les enfants. Je la trouve non seulement passionnante, mais aussi très émouvante. On dirait un reportage de journaliste, ce qu'était Grand-père à côté de ses activités d'avocat.

Je n'ai rien changé, j'ai juste fait quelques paragraphes, car la lettre est écrite avec peu de retours à la ligne, sans ratures. Et sans une seule faute d'orthographe !

Ce témoignage vivant, qui sait aussi prendre du recul, est une formidable preuve de l'attachement de nos grands-parents au Maroc et le sens du devoir civique qu'ils avaient chevillé au corps. C'est aussi le témoignage de force d'âme et de caractère de Grand-père et Grand-mère, et l'immense amour et confiance qu'ils se portaient l'un à l'autre. Ces journées marquent aussi le départ de Meknès pour vivre à Rabat avant de rentrer en France, un événement personnel et familial qui a dû être très difficile à vivre.

Ceci dit, ils ont eu beaucoup de chance car ils ont pris des risques, faute de savoir ce qu'il en était réellement. Leurs anges gardiens ont dû être très occupés à veiller sur eux !

Bonne lecture

Véronique



Les événements d' « octobre noir » à Meknès



Lettre de Paul Buttin en date du 29 octobre 1956, écrite de Rabat

Mention de grand père : "lettre pour tous, à faire circuler"

Mention de grand-mère : "Lettre finie dans nos sous-sols le 31 à 3 heures"

Mes chers enfants

Vous connaissez dans leurs grandes lignes, par les journaux, les journées que nous avons vécues à Meknès. Elles ont été tragiques pour nombre de nos compatriotes puisque sans que l'on connaisse encore exactement le chiffre des morts, il s'élève certainement à une cinquantaine et que les dégâts matériels sont considérables. Mais pour nous, et pendant qu'elles duraient, qu'ont-elles été subjectivement parlant ? c'est très difficile à dire, nous étions au milieu de la mêlée, et nous ne nous rendions pas compte des crimes qui se commettaient. Nous avons circulé, votre mère et moi, tantôt ensemble, tantôt séparément,

dans des rues sinistrement vides, passant dans des endroits où, quelques minutes plus tôt ou plus tard, des assassinats devaient être commis, sans nous rendre compte du danger que nous courrions. Le premier crime – origine probable du drame – le terme crime est impropre car il s'agit très certainement d'un fait accidentel, la mort de Abdesslem Messkaldi, asse (garde municipal), s'est passé rue Mizergues (?). Derrière la maison, dans la rue de Mademoiselle Tages, quatre Européens ont été assassinés à quelques minutes d'intervalle par une bande d'énergumènes et cela nous ne l'avons su que le lendemain. Comme quoi, on peut être au milieu d'un drame et être un témoin nul.

Bien mieux François Dallaporta nous a signalé avoir vu, avec ses jumelles depuis chez lui, des trous de balles près de notre fenêtre. Je viens de vérifier. Effectivement sur le mur, il y a quatre traces très nettes, dont deux à 20 cm de la fenêtre. Chose curieuse, d'après leur direction dans le mur, je n'arrive pas à savoir d'où elles ont été tirées. Je me demande si votre maman n'était pas sur le balcon à ce moment-là. Elle a entendu crier d'un peu partout, comme tout le monde, mais en tout cas ne s'est pas rendu compte des balles qui ont atteint le mur.

Voici approximativement, ce qui s'est passé. Depuis l'arrestation des chefs du FLN (*Note: arrêtés à Paris le 22 octobre 1956 dans leur avion qui faisait escale*), les Marocains étaient extrêmement surexcités.

Mardi, vers midi et demi, nous prenions le café lorsque des bandes de jeunes de 15 à 20 ans, ont passé en vociférant devant la maison venant de la Médina et se dirigeant vers la rue de la République. Il semble que cette première vague fit surtout du bruit. On signale cependant des vitrines brisées dès cette heure avenue de la République. Le nombre de manifestants devait aller en augmentant ainsi que leur excitation. Vers 15 heures 30, le nombre de vitrines cassées était déjà grand, mais il semble qu'il n'y avait pas encore de crimes.

Aux environ de 15h30 – 16h00, un incident malheureux se produisit. Le chef des asses, lui-même ancien colonel de la Libération, fut tué en essayant d'arrêter les manifestants. Il semble qu'il se tua lui-même accidentellement en « cognant » sur des manifestants avec la crosse de sa mitraillette. L'autopsie avait révélé que la balle avait été tirée de très près. Mais ans l'émeute, personne ne s'en rendit compte parmi les Marocains seuls présents, car les rues avaient été complètement désertées par les Européens.

Le bruit se répandit aussitôt que Abdesslem avait été tué par un nasrani (*un chrétien*). Les asses ayant perdu leur chef, perdirent en même temps la tête et se servirent de leurs armes contre les Européens. Nous n'avons eu ces détails que par bribes les jours suivant puisque, vers 17h30, nous nous dirigions vers la clinique pour prendre des nouvelles de trois ministres PDI (Parti démocratique de l'Indépendance) blessés quelques jours plus tôt dans un accident d'auto. C'est à ce moment cependant qu'un agent nous dit : « que faites-vous dehors ? Dépêchez-vous de rentrer. Il y a acore des bagarres du côté des A.C. ».

Il me revient à la mémoire un fait étrange à propos des asses. Je revenais à pied du cabinet vers 17h10. Les rues étaient désertes, lorsqu'en arrivant devant l'immeuble situé en face du marché, je vis sous les arcades où je passais, cachés derrière un pilier, deux asses armés. Que faisaient-ils ? Placés là en surveillance contre les manifestants ? Veillaient-ils les fenêtres des immeubles pour tirer si un Européen se montrait ? je l'ignore. J'ai passé à côté d'eux inconscient d'un danger quelconque. Ni l'un ni l'autre d'ailleurs n'ont bougé, peut-être sidérés d'une audace dont je ne me doutais pas.

En même temps que se passaient ces événements à la Ville Nouvelle le ravin de Bou F'krane, était envahi de fumées poussées par le vent du nord. C'était la briqueterie Mas qui flambait. On devait retrouver les corps de Mas et de plusieurs membres de sa famille carbonisés. Au-dessous de l'hôpital, une des baraqués de l'Enseignement flambait également et, non loin de là, une auto avec, dit-on, ses passagers. Autres scènes de désordre d'incendie et de tuerie au bord de Moulay Gouar et environs, ainsi qu'au lotissement Bellevue.

La nuit tombée, des barrages ayant été établis entre les deux villes, le calme revint.



La maison de La Touraine, celle de Grand-père et Grand-mère, à côté de Meknès

Le lendemain, on pouvait espérer que c'était fini. Il y eut encore quelques incidents en ville et peut-être même quelques morts. Mais, ce fut le tour du bled. Les fermes très nombreuses ont été attaquées, brûlées, les tracteurs et des meules de paille incendiés, des colons hommes, femmes, enfants tués, souvent dans des conditions de sauvagerie féroce. Le fils Regnault trouvé le crâne fendu à coups de hache et les mains ligotées derrière le dos. Cela dura à peu près toute la journée et presque tous les secteurs y passèrent.

L'intervention des forces armées marocaines dans le bled fut aussi inexisteante qu'en ville la veille. Les Daubé ont eu leurs meules de paille et leur hangar à tabac, plein de tabac d'ailleurs, incendiés. Même chose chez les Decam. Mais les maisons semblent intactes et les familles ont pu s'échapper. Tous les colons, sauf quelques cas, ont abandonné leurs exploitations et se sont réfugiés à Meknès. Pour l'instant, il n'est pas question de reprendre le travail.



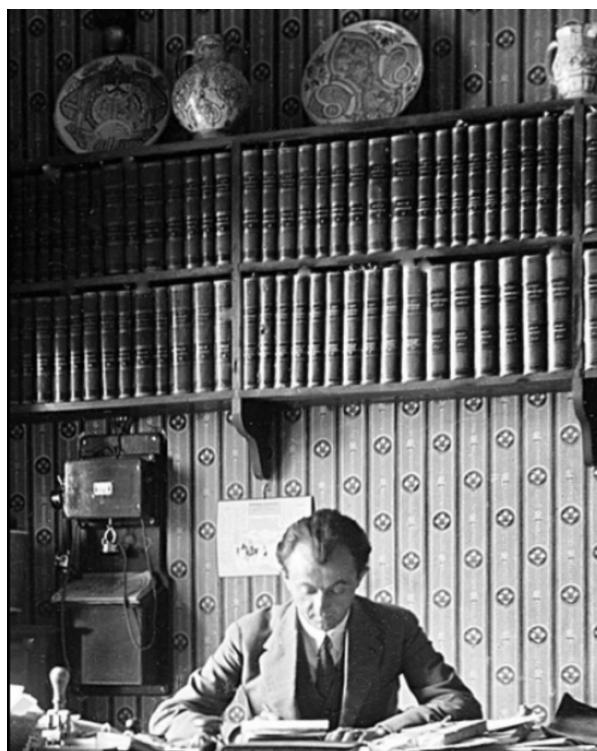
Intérieur de la maison de la Touraine à Meknès

Mention de Grand-mère en marge de cette page de la lettre

« Les Viard ont tout perdu. Femme et enfant (elle attend le 5^e) partent demain par avion. »

Jeudi matin, avec votre maman et Chantal, nous sommes partis pour Rabat. J'ai eu Benhammi à plusieurs reprises et j'ai pu remplir un rôle utile, en effectuant dans un moment critique, une liaison avec le Gouvernement marocain et l'Ambassade. Après la bagarre, des ordres viennent de Paris pour faire intervenir l'armée. Celle-ci le fit à sa façon, sans liaison avec le Gouvernement. Celui-ci, qui commençait à avoir la situation en main, était furieux de voir intervenir l'armée française car les Marocains sont devenus hyper sensibles à tout ce qui touche leur souveraineté. C'est un complexe issu du Protectorat, mais dont il est difficile de comprendre la violence. Il explique d'ailleurs en partie leurs réactions à la suite de la capture des chefs du FLN. Toujours est-il que j'étais dans le cabinet de notre ami lorsque je l'entendis téléphoner devant moi au Prince pour demander des instructions. Fallait-il s'opposer par la force à l'action de l'armée française ! Tu vois d'ici le drame qu'il pouvait en résulter ... Je bondis à l'ambassade pour prévenir le chef du cabinet du ministre (?) de la situation. Réponse après consultation du ministre Lalouette: il faut obtenir du gouvernement qu'il change de Meknès et de mettre à sa place un homme énergique.

Je saute chez notre ami, heureusement les bureaux sont proches et lui transmets officieusement la demande. Il part chez le Sultan et quelques minutes plus tard, m'envoie dans son bureau, un autre de vos amis, particulièrement de Maurice. Il m'entraîne en auto au Palais, met son téléphone à ma disposition et me dit : « S.M. (*Sa Majesté le roi Mohammed V*) est d'accord, nous désignons le commandant Driss » qui est probablement le meilleur de leurs éléments. Je téléphone aussitôt la nouvelle à l'ambassade.



Paul Buttin à son bureau à Meknès

Quelques minutes plus tard, le ministre Lalouette se faisait annoncer au Palais, entrait en liaison personnelle avec le Gouvernement. Et la nouvelle devenait officielle. Aussitôt, le commandant Driss partait pour Meknès où son arrivée a été accueillie avec satisfaction par toute la population, aussi bien française que marocaine. C'est un ami personnel du colonel qui commande à Meknès et, depuis, tout heurt a été évité. La situation est devenue bonne en ville et meilleure dans le bled, où tout n'est pas encore complètement arrêté.

'En dehors des faits eux-mêmes, ce qu'il y a de dramatique, c'est la chape de plomb descendue brusquement sur Meknès, qui a duré deux jours pour nous car le 3^e, nous étions à Rabat. Rues désertes, magasins fermés, devantures défoncées. Des groupes de 3 ou 4 personnes causant à côté d'une entrée d'immeubles mais prêts à s'y précipiter en cas d'alerte. Puis ces nuages de fumée des incendies car il y en a d'autres que celui de la briqueterie ... je n'avais pas encore connu de journée d'émeutes, voilà une expérience de plus qui s'ajoute à d'autres.

Il n'est pas impossible que cette affaire de Meknès ait été en partie tout au moins, montée par les Algériens habitant la ville. Des éléments le laissent supposer. Nous connaissons des personnes qui, le mardi matin, ont reçu d'Algériens et d'Algériennes l'avis de quitter la médina avant midi. Il paraît que des Algériens, en assez grand nombre, ont été arrêtés, car des arrestations nombreuses ont eu lieu dont on ignore le nombre. De bonne source, dès vendredi, on me disait 150.

A Rabat, je suis plusieurs fois intervenu auprès de (?) pour obtenir une déclaration du gouvernement au sujet de cette triste affaire de Meknès. Ne pouvant l'obtenir, j'ai proposé une réunion des libéraux et nous avons été reçus par Bekkay (*Premier ministre du Maroc*), bien reçus d'ailleurs.

En principe il serait d'accord, mais il nous a dit à peu près ceci « c'est très difficile. Nous avons chez nous des énergumènes qui veulent la déclaration de guerre à la France, quelles que puissent en être les conséquences. Ils jouent, disent-ils, la carte de la terre brûlée, habituellement nous ne les suivons pas. Mais toute parole qui pourrait servir de tremplin à leur action doit être évitée. Nous avons tout fait pour juguler l'émeute. Nous allons poursuivre les coupables. Quant au reste, je ne puis rien promettre. »

A Meknès, comme bien vous pensez, je ne suis pas en odeur de sainteté car c'est moi évidemment qui suis la cause de tout, cependant il n'y a pas eu d'incident jusqu'ici. A dessin, j'ai peu circulé. Nous sommes d'ailleurs restés à Rabat du jeudi au lundi. Nous avons eu la chance d'y trouver un appartement qui nous a plu et l'avons loué aussitôt. C'est une chance. Annoncé le matin dans le journal, il aurait été loué dix fois dans la journée. Nous allons nous y installer sommairement immédiatement et notre déménagement se fera à la fin de la semaine prochaine. Je reviendrai régulièrement pour liquider peu à peu ce qui reste d'affaires anciennes au cabinet.

Nous aurions pu trouver immédiatement un locataire pour Meknès, mais nous avons installé les David dans l'appartement en attendant qu'ils prennent une décision. Je crois qu'ils vont rentrer en France. Madame David en a assez à cause de ses enfants. Mais ils sont tranquilles pour l'instant ici et ne se pressent pas de prendre une décision engageant définitivement leur avenir.

J'ai pour ma part un terrible moment de découragement. Vendredi matin, après deux heures d'insomnie, dans notre chambre du Royal à Rabat, j'ai réveillé votre maman et je lui ai dit : « nous ne pouvons plus rien faire au Maroc. Il faut partir. Allons chercher l'indispensable à Meknès et rentrons en France.

A quatre heures et demi, en pleine nuit, nous avons quitté Rabat pour Meknès, d'où nous avons rapporté notre auto pleine de nos effets, linge et vêtements. Le voyage s'est bien passé, bien que Maurice soit inquiet en attendant notre retour. Mais en cours de route, votre maman a repris son sang-froid plus rapidement que moi. Elle m'a dit : « nous avons choisi une route. Nous n'avons pas le droit de la quitter en abandonnant tous ceux qui sans nous suivre sans doute, (illisible) tout de même un peu de notre action. Nous devons être parmi les derniers à partir. Je n'ai pu que lui donner raison. Mais pendant quelques heures, trois ou quatre peut-être, je ne voyais le salut que dans le départ.

Nous restons. Nous allons demeurer à Rabat où nous serons en compagnie de plusieurs Français qui pensent comme nous. Et nous allons reprendre patiemment tous les morceaux cassés pour essayer de les recoller, un à un, tous les morceaux d'une construction à laquelle nous nous étions attelés et qui s'est effondrée en quelques heures.

Au moment où je termine cette lettre, la radio annonce que le (?) est à 10 km du canal et que la France et l'Angleterre vont intervenir si le combat ne s'arrête pas. Allons-nous revoir 1914 et 1939 ?

Bien affectueusement à tous

Papa

Mention de Grand-mère en marge de la dernière page de la lettre

« Pour changer, papa va aller au Gouvernement. De Meknès rien à faire, on était coupé à la sortie de ville (même David ne pouvait aller à Seba Aïoun) et, de plus, il fallait quitter très vite tant était grande la surexcitation contre papa ... Cela se tassera aussi vite.

Bons baisers à tous

Merci de vos bonnes lettres

Maman »